

# L'histoire retrouvée de l'éléphant Hans

Amandine Péquignot, Philippe Candegabe et Michèle Lemaire \*



Présentation de l'éléphant au muséum d'Histoire naturelle de Bourges dans les années 1930  
© DR

Naturalisé à Paris en 1803, l'éléphant d'Asie Hans fait aujourd'hui partie des collections du muséum d'Histoire naturelle de Bourges. L'enquête menée pour l'authentifier permet aux auteurs de revenir sur l'histoire mouvementée de l'animal et sur les techniques taxidermiques utilisées au XVIII<sup>e</sup> siècle tout en montrant les difficultés de conservation et de restauration d'un spécimen historique et en s'interrogeant sur son statut.

## Une redécouverte

Le 26 juin 1932, jour de l'inauguration des locaux actuels du muséum de Bourges, l'éléphant d'Asie était déjà là. Le public berrichon l'a toujours connu. Arrivé dans la cité biturige en juillet 1931, il faisait partie d'un lot de 28 animaux naturalisés donnés par le Muséum national d'Histoire naturelle. Le catalogue de sorties des collections du Laboratoire de Zoologie Mammifères et Oiseaux du Muséum fait mention sous le numéro 1931-4 du don d'un « *éléphant des Indes adulte mâle. Cat. galeries 627* » au musée d'Histoire naturelle de Bourges.

La possibilité que cet éléphant soit un spécimen historique n'est apparue que récemment. En 1999, Michel Tranier, sous-directeur du Laboratoire de Zoologie Mammifères et Oiseaux, évoque le premier cette éventualité (communication personnelle). Dans sa thèse, Amandine Péquignot décrit la fameuse naturalisation d'un éléphant par Dufresne en 1803 <sup>(1)</sup>. Cet animal ne se trouvant plus dans les collections parisiennes, elle avance l'hypothèse qu'il s'agit de spécimen conservé à Bourges. La rareté des naturalisations d'éléphant d'Asie au Muséum national au XIX<sup>e</sup> siècle justifie cette

\* Amandine Péquignot est titulaire d'une bourse de la Smithsonian Institution pour un post-doctorat recherche en Conservation des collections d'Histoire naturelle  
pequignota@scmre.si.edu

Philippe Candegabe est responsable des collections vertébrés au muséum d'Histoire naturelle de Grenoble  
philippe.candegabe@ville-grenoble.fr

Michèle Lemaire est conservateur en chef du muséum d'Histoire naturelle de Bourges  
direction@museum-bourges.net

conjecture. Ce pachyderme serait de surcroît le fameux Hans, le mâle du couple d'éléphants confisqué au Stathouder de Hollande en 1795.

Toute la difficulté est cependant de démontrer cette hypothèse. La chose est rendue ardue par la disparition du catalogue ancien des Ongulés du Muséum national d'Histoire naturelle. Le problème est double. L'éléphant de Bourges est-il celui qui a été naturalisé par Dufresne en 1803 ? Le montage de Dufresne est-il effectivement réalisé à partir de la peau d'Hans ?

Pour répondre à la première question, il suffisait de corréliser des éléments épars. L'éléphant de Bourges portait initialement des yeux de porcelaine. Au moment de la restauration du spécimen en 1989, ils avaient été retirés pour être remplacés par des yeux de verre plus réalistes. Or la technique de fabrication des yeux n'a guère évolué depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le verre et l'émail étaient déjà employés (2). L'usage de la porcelaine est donc exceptionnel, si exceptionnel que Dufresne croit devoir le signaler dans l'article consacré à sa naturalisation de l'éléphant : « *Les yeux de cet animal sont parfaitement imités en porcelaine, et lorsqu'ils seront placés, ils achèveront de rendre, pour ainsi dire, la vie à celui des grands quadrupèdes que l'on n'avait pu jusqu'à présent offrir dans nos cabinets que comme une masse informe et dépourvue d'attitudes naturelles* » (3). De surcroît, tous les détails donnés par Dufresne concordent pleinement avec la pièce de taxidermie conservée à Bourges : ainsi l'absence des parties plantaires ou encore le mannequin de bois « *en tonneau* ». Le doute n'est donc pas permis : l'éléphant du muséum de Bourges a été monté en 1803 à Paris.

Le second problème – l'éléphant de Dufresne est-il Hans ? – est plus difficile à résoudre qu'il n'y paraît. Nous savons par Houel qu'Hans a effectivement été naturalisé : « *Je viens d'apprendre aujourd'hui 15 floréal an XI [5 mai 1803], que son squelette est consolidé de manière à se conserver longtemps, et qu'on a fait en outre un simulacre de sa masse osseuse et musculaire, pour le revêtir de la peau, et refaire le simulacre bien parfait et durable de ce beau colosse* » (4). De plus, Houel donne les dimensions d'Hans prises sur le cadavre frais. Ces mesures ainsi que celles effectuées sur les parties du squelette encore conservées au Laboratoire d'Anatomie comparée du Muséum national sont congruentes avec les mensurations du spécimen de Bourges. On pourrait se satisfaire de ces éléments si la bibliographie n'était pas unanime à signaler la présence d'un second éléphant d'Asie mâle à la ménagerie du Jardin des Plantes à l'époque du décès d'Hans (7 janvier 1802). Bernard

place l'arrivée de ce second spécimen en 1801 (5). Loisel parle quant à lui de son achat en juillet 1803 à la foire de Rouen (6). Lemire ne donne pas de date, mais laisse entendre qu'il est le remplaçant d'Hans auprès de sa femelle, Parkie (7). Dufresne n'est guère plus précis : l'éléphant qu'il naturalise est « *mort à la ménagerie en l'an X* » (c'est-à-dire entre le 23 septembre 1801 et le 22 septembre 1802) et le montage n'est pas tout à fait terminé le 12 vendémiaire an XII (5 octobre 1803). Le délai paraît excessivement long !



L'œil en porcelaine de l'éléphant avant la restauration de 1989  
© muséum de Bourges

Un autre détail vient alimenter le doute. Hans, au cours de son transfert de la Hollande vers Paris, a eu une défense brisée (8). Le fait est confirmé par l'observation du crâne conservé au Laboratoire d'Anatomie comparée du Muséum national, qui montre que l'animal ne portait à sa mort qu'un chicot de défense à droite (François Poplin, communication personnelle). Dans la mesure où le spécimen de Bourges porte deux défenses intactes, cela signifie soit que cet éléphant n'est pas Hans, soit que ses défenses actuelles ne sont pas celles d'origine. La bibliothèque centrale du Muséum national conserve des registres du budget pour l'an XI et l'an XII (cotes AM 239 et AM 240). Ces deux registres rendent compte de dépenses qui lèvent tous les doutes quant à la chronologie des événements. Le 11 vendémiaire an XI (3 octobre 1802), le menuisier mécanicien Lassaigne est remboursé de « *dépenses nouvelles faites par lui pour achat d'outils nécessaires à la construction d'un coffre devant recevoir la peau de l'éléphant mort l'an dernier [en l'an X]* ». Quelques jours plus tard un tanneur, le citoyen Aubigny, reçoit une somme de trois cents francs pour la macération et la préparation de la peau

du même animal. Le 27 juin 1804, le registre AM 240 nous apprend que la naturalisation est définitivement terminée. À cette date, en effet, Dufresne reçoit la somme de vingt francs « *pour être partagée entre les ouvriers qui ont effectué le transport de l'Éléphant préparé, de l'atelier de zoologie dans les galeries et à cause des difficultés qu'ils ont éprouvées pour le monter et le placer dans la salle des quadrupèdes* ». Quant au second éléphant mâle signalé par les sources bibliographiques, son achat n'est payé qu'à la date du 27 septembre 1803. Les vendeurs se nomment Jaubert et Grégoire et reçoivent une somme de 16 000 francs. L'animal meurt dix mois après, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1804, son dépeçage et sa dissection entraînant plus de 255 francs de dépenses diverses. Ce second mâle n'est donc présent à la ménagerie du Jardin des Plantes qu'ultérieurement à Hans, ce qui confirme que le montage n'a pu être réalisé qu'avec la peau du pachyderme hollandais, la seule disponible à cet instant.

Nos différentes hypothèses se trouvent donc vérifiées et établies avec certitude. L'éléphant du muséum de Bourges est non seulement un spécimen particulièrement ancien naturalisé en 1803 par Dufresne, mais il se révèle de surcroît être le fameux Hans.

### Une vie mouvementée

La notoriété obtenue de leur vivant par Hans et Parkie est considérable, quoique moins éclatante que celle de la girafe de Charles X. En 1826, celle-ci est en effet la première de son espèce à arriver vivante en France. Bien que rares, les éléphants étaient au contraire représentés dans les meilleures ménageries européennes depuis l'Antiquité romaine. Au XVI<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Henri II, le château de Saint-Germain en accueillait déjà <sup>(9)</sup>. La ménagerie de Versailles en a successivement abrité plusieurs. Le premier d'entre eux, un africain décédé en 1681, avait été donné par le roi du Portugal en 1668 : sa dissection par Perrault eut un retentissement considérable <sup>(10)</sup>. En 1782, la ménagerie de Versailles compte simultanément deux éléphants d'Asie, jusqu'à la mort accidentelle d'une femelle que dissèque Mertrud <sup>(11)</sup>. Malgré ces antécédents, Hans et Parkie acquièrent en cette toute fin de XVIII<sup>e</sup> siècle une renommée particulière : l'émerveillement des publics tant profanes que savants trouve indubitablement son origine dans le fait qu'ils forment un couple. Les contemporains projettent sur les deux animaux des fantasmes qui mêlent à un

anthropomorphisme certain un érotisme à peine voilé. Cette fascination donne naissance à une bibliographie importante mais sujette à caution. Il est en effet souvent difficile de faire la part de la vérité et celle de l'exagération dans les nombreuses anecdotes qui jalonnent la vie des deux éléphants. Loisel est à ce titre un exemple typique. Il était déjà connu pour n'être pas toujours fiable : Amandine Péquignot a par exemple relevé des confusions dans son traitement de l'histoire du rhinocéros de Louis XV. Le parti pris qu'il adopte – d'un romantisme échevelé – lui fait commettre des erreurs navrantes. Ainsi, à la suite du décès d'Hans, il fait dépérir de chagrin une Parkie inconsolable et la fait mourir en août 1804, douze ans avant son décès réel ! Malgré ces fantaisies, la littérature consacrée à Hans et Parkie permet d'avoir une connaissance précise de la biographie du spécimen aujourd'hui conservé au muséum de Bourges.

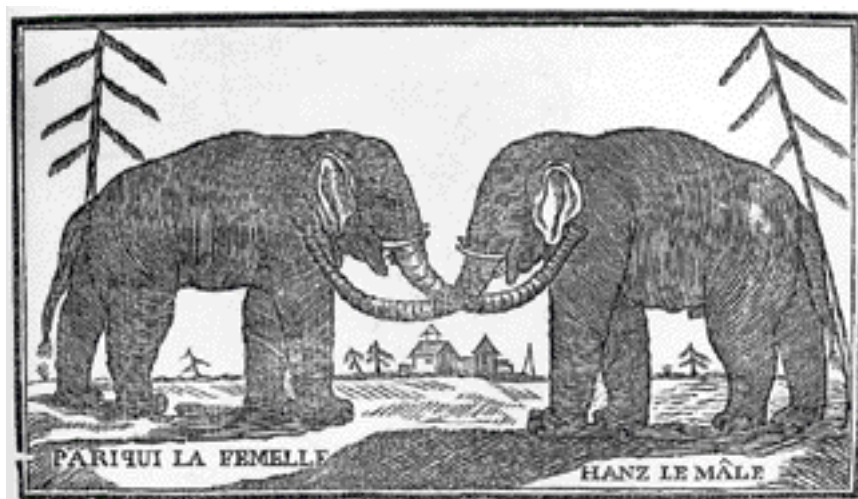


Illustration du frontispice de l'ouvrage de Vignier  
*Vertus morales des deux éléphants, mâle et femelle,*  
*nouvellement arrivés à la ménagerie nationale*  
*du Jardin des Plantes.*

(Paris : Gueffier Jeune, an VII. 20 p. pl. gr.)  
© DR

En 1784, les deux éléphanteaux, âgés d'environ dix-huit mois, sont capturés à Ceylan et embarqués sur un navire de la Compagnie des Indes orientales. Ils sont destinés au prince de Hollande, le Stathouder Guillaume V. Ils débarquent au port de Flessingue et sont acheminés immédiatement vers le domaine Het Kleine Loo, à Voorburg, où ils arrivent le 13 juillet 1786. Petrus Camper, fameux anatomiste de l'époque, fait alors d'eux une série de portraits <sup>(12)</sup>. À Het Kleine Loo, les deux jeunes animaux sont les favoris de la cour du Stathouder. Ils bénéficient d'un régime de semi-liberté : ils ont

accès non seulement aux jardins mais aussi aux salons du château. Houel raconte avec quelle facilité ils utilisent les escaliers. Ils sont l'attraction de toutes les fêtes que donne le prince. Les convives les nourrissent de fruits, de friandises, de vin et de liqueurs même... Ils sont parfois conduits à La Haye, distante de quelques kilomètres seulement, pour y être montrés à la population. Mais le Stathouder se lasse vite. Le Petit Loo de Voorburg n'est pour Hans et Parkie qu'une brève étape : ils partent bientôt vers Het Loo, près d'Apeldoorn, en Gueldre, résidence princière qui abrite à cette époque une ménagerie réputée. On y a construit une « écurie à éléphants » spécialement adaptée à leur taille, bâtiment qui subsiste encore de nos jours. Sous la conduite de leur cornac, un anglais nommé Thompson, Hans et Parkie se montrent particulièrement dociles. Les contemporains signalent déjà l'attachement particulier qui semble les lier l'un à l'autre.

Cette période de tranquillité va bientôt s'achever : à la suite de la Révolution française, l'Europe se transforme en champ de bataille. Au printemps 1794, la victoire des armées de la République française à Fleurus leur ouvre le chemin de la Belgique et de la Hollande. La Haye est occupée le 23 janvier 1795 et le 3 février, après la fuite du Stathouder en Angleterre, la République batave est proclamée. Tout ne se passe pas pour le mieux à Het Loo. Un représentant de la République aux Pays-Bas – son nom n'a pas été conservé – effectue dans la ménagerie des prélèvements à des fins culinaires. Thompson doit intervenir auprès de l'état-major français pour sauver le reste des effectifs. Le fourrage destiné à l'alimentation des éléphants, qui aurait pu servir aux besoins d'une cavalerie en campagne, est toutefois préservé.

La Commission des Arts et des Sciences entre très vite en action en Hollande. Mise en place en 1793, elle a officiellement une mission de préservation des œuvres. Les commissaires qui suivent la progression des armées sont de façon plus triviale chargés de détecter les objets dignes d'enrichir les collections nationales par voie de réquisition. En Hollande, quatre commissaires officient dès le 14 février 1795. On compte parmi eux un géologue, Barthélemy Faujas, et un botaniste, André Thouin. Ne font l'objet de confiscations que les possessions personnelles du ci-devant Stathouder, dont les très riches collections du fameux cabinet d'Histoire naturelle sont un des fleurons. Les savants du Muséum national d'Histoire naturelle sont particulièrement avertis de l'apport scientifique considérable que ces dernières peuvent représenter. Du 19 avril au 13 juin, quatre convois vers Paris sont organisés. Les commissaires n'ont pas chômé. Mais ils sont aussi intéressés par des collections vivantes pouvant utilement compléter la

ménagerie du jardin des Plantes qui connaît alors des débuts difficiles. Thouin rend compte dans un courrier du 22 février de sa visite à Het Loo : « [...] il se trouve une ménagerie dans laquelle on nourrit deux jeunes éléphants, mâle et femelle, plus un casoar, l'un des plus gros oiseaux connus, et plusieurs autres animaux étrangers et rares. Sans doute ce serait une bien belle acquisition pour la ménagerie du Muséum ». Il s'enthousiasme pour les deux éléphants, « animaux qui, suivant la définition de Buffon, sont des monstres de matière et des miracles d'intelligence »<sup>(13)</sup>. La confiscation de la ménagerie du Stathouder est décrétée le 4 juin 1795.

Des crédits sont débloqués, ils permettront de couvrir les dépenses du voyage et de payer les traitements du fidèle Thompson. Le Muséum envoie en Hollande plusieurs représentants chargés du bon déroulement des opérations. Parmi eux se trouve le menuisier mécanicien Lassaing – ou Lasseing – celui-là même qui réalisera quelques années plus tard la construction du mannequin d'Hans, et qui doit présentement assurer la fabrication des cages des deux éléphants. Le 31 août 1796, arrivant de Hollande, un convoi qui compte onze quadrupèdes et trente-six oiseaux parvient enfin à Paris... mais sans Hans et Parkie ! Leur transfert va en effet connaître toute une série de rebondissements et s'avérer bien plus compliqué que prévu. Le 20 juin 1796, le travail de Lassaing s'est révélé insuffisamment solide. Hans une fois entré dans sa cage, il ne lui a fallu que quelques instants pour la démolir de sa trompe. « Une attitude fière accompagne [ses cris], et tout annonce en lui l'intérieure sensation de cette satisfaction complète que donne une victoire. [...] il marche avec confiance, et rentre en triomphateur dans sa demeure ancienne. Mettre ses lauriers aux pieds de celle qu'on aime, est un des plus doux plaisirs des vainqueurs »<sup>(14)</sup>. La réputation du « redoutable Hans » est en train de naître...

Début novembre, la cage détruite ayant été réparée et renforcée, on peut tenter un second départ. Mais Hans, instruit par l'expérience, refuse de coopérer. On utilise les services d'un enfant, moins susceptible de provoquer la méfiance de l'animal. Il jette entre ses pattes des pommes de terre qu'Hans, entravé, ne peut saisir qu'en reculant. C'est ainsi, en marche arrière, qu'il pénètre enfin dans sa cage. Le convoi s'ébranle le 12 novembre, mais ne peut aller bien loin : le véhicule qui transporte Hans s'accroche à la grille du parc de Het Loo et y subit d'importants dégâts. Sous le regard goguenard des hollandais, on essaye de réparer. Malgré un régime à base de pain et de vin que leur fournit Lassaing pour les aider à résister au froid, les animaux dépérissent à vue d'œil. Après quatre jours, on se décide à les ramener à

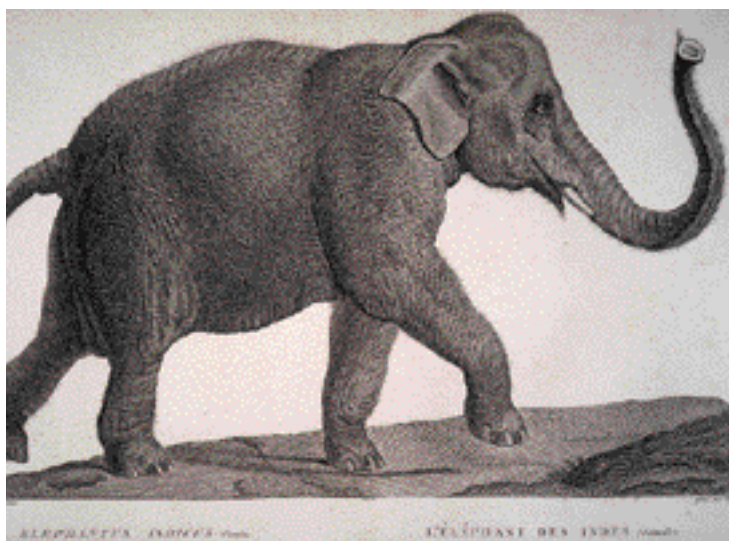
leur point de départ. « *Leur rentrée dans leur demeure habituelle fut célébrée par des cris tantôt graves, tantôt aigus ; c'étoit le chant de l'allégresse : des larmes coulèrent abondamment de leurs yeux ; le plaisir et la tendresse en fournissoient la source. Leur joie se confondit ensuite, et des caresses multipliées exprimèrent leur satisfaction mutuelle. C'est ainsi qu'après des dangers auxquels ont échappé deux époux, on les voit se réjouir ensemble de leur bonheur, en s'embrassant étroitement, et en épanchant leur âme l'une dans l'autre* » (15).

Les professeurs du Muséum national bouillent d'impatience, mais il faut attendre la construction de nouvelles cages. On fait appel à l'armée. Le conservatoire national des Arts et Métiers garde dans ses collections les dessins du « chariot à éléphant » qui est alors conçu tout exprès : monté sur quatre roues d'artillerie, apparemment à ciel ouvert, il est tiré par une quinzaine de chevaux. Un détachement de canonniers et cent chevaux sont mobilisés pour effectuer le voyage. Les deux chariots et leur escorte prennent le départ, cette fois définitivement, le 25 septembre 1797. La presque totalité du trajet se fait par voie fluviale. On passe par Utrecht, Rotterdam, Dordrecht – où l'on essuie une violente tempête – puis Anvers. À chaque ville étape, on fait de longues pauses. On emprunte l'Escaut jusqu'à Gand. Enfin, le convoi atteint Cambrai où il prend ses quartiers d'hiver. Le printemps étant de retour, il faut encore exécuter un parcours d'une soixantaine de kilomètres par voie terrestre jusqu'à La Fère où l'on embarque sur l'Oise. L'expédition touche enfin le port des Invalides le 23 mars 1798. Les deux éléphants sont immédiatement conduits au jardin des Plantes. Deux lignes dans le *Moniteur Universel* signalent l'évènement.

Les retrouvailles d'Hans et Parkie après une si longue séparation donnent l'occasion aux contemporains d'insister encore sur l'attachement des deux animaux : « *lorsque la femelle descendit de sa cage, elle jeta d'abord un cri qui n'exprimoit que le plaisir de se voir en liberté ; elle n'aperçut point le mâle qui étoit dans le fond de la seconde loge, tout occupé de son déjeuner. Celui-ci ne se doutoit pas non plus que sa compagne fût si près de lui ; mais le cornac l'ayant appelé, il se tourna, et à l'instant ces deux animaux accourant l'un à l'autre, se mirent à pousser des cris, des sifflemens si éclatans que tout l'édifice fut ébranlé : la joie de la femelle parut encore plus vive ; elle l'exprimoit sur-tout par les battemens précipités de ses oreilles qu'elle faisoit mouvoir comme un oiseau fait de ses ailes. Elle passoit sa trompe sur le corps du mâle, avec la plus grande tendresse et la plus grande volupté ; elle la portoit particulièrement à son oreille, où elle la tenoit long-temps : souvent aussi, après l'avoir promenée sur tout le corps du mâle, elle la reportoit amoureusement à sa propre bouche* » (Nous respectons l'orthographe originale) (16).

Les deux éléphants connaissent aussitôt un succès considérable. Le public parisien se presse si nombreux au jardin des Plantes qu'on est contraint d'établir une billetterie et de placer un factionnaire qui sera la victime des facéties de Parkie. Cette dernière est bientôt rebaptisée Marguerite. Tout comme pour la girafe de Charles X presque trente ans plus tard, un phénomène de mode se développe autour du couple. Ainsi Vignier lui dédie une *Épître* dithyrambique (17) :

« *Vous que le citoyen admire en sa patrie  
Ma muse veut chanter votre rare industrie  
Assez d'autres, jadis, prodiguèrent l'encens ;  
Ils l'offrèrent aux rois, je l'offre aux éléphans* »



Parkie et Hans représentés vers 1798 par Nicolas Maréchal, peintre au Muséum national d'Histoire naturelle © DR

Le peintre Jean-Pierre Houel, plus connu pour ses tableaux de la prise de la Bastille ou pour ses sujets siciliens, passe huit semaines avec les deux pachydermes. De cette fréquentation naît *l'Histoire naturelle des deux éléphants mâle et femelle*. Constitué de vingt planches longuement commentées, l'ouvrage est précieux ; l'auteur tient en effet de témoins directs, Lassaing et Thompson, les détails de l'histoire d'Hans et Parkie. Mais cette monographie est aussi un traité d'Anatomie comparée et un manuel d'Éthologie. La curiosité de Houel est telle qu'il passe plusieurs nuits dans la loge des éléphants pour s'assurer de leur façon de dormir. Il est présent le 29 mai 1798 lorsque, à l'instigation des professeurs du Muséum, seize musiciens du conservatoire donnent un concert à l'intention des éléphants. Gluck, Rameau, ou encore le *Ça ira* sont joués pour le plus grand plaisir des deux animaux, celui de Parkie étant plus particulièrement souligné (18).

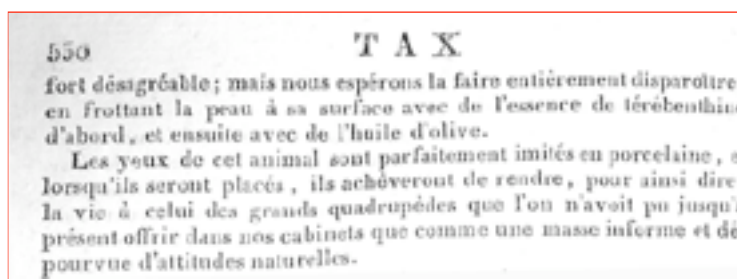
Mais c'est sans conteste Nicolas Maréchal, peintre au Muséum, qui dresse les plus beaux portraits des éléphants de la ménagerie. L'artiste semble reprendre la distinction des caractères que l'ensemble de la bibliographie a établie entre les deux animaux : tandis que Hans, massif, est montré dans une attitude grave, Parkie/Marguerite paraît sautiller allègrement (19). Hans sera plus tard naturalisé dans une position très voisine de celle que lui a donnée Maréchal.

Le 18 nivôse an X (8 janvier 1802), le *Moniteur Universel* relate les circonstances du décès de l'éléphant mâle du Muséum national. Le 16 nivôse, il se nourrit peu, se baigne les tempes d'eau et, irritable, casse un barreau de fer de sa loge. Le journaliste assimile ce comportement à celui des périodes de rut. L'animal s'agite toute la nuit et tombe mort à six heures du matin. Le récit du *Moniteur* s'achève par la description d'une scène particulièrement émouvante : « *La femelle paraît fort affectée de la mort de son mâle, elle a cherché à le relever du lieu où il est tombé, elle verse des larmes abondantes, elle jette des cris différents de ceux qu'elle a fait entendre jusqu'à ce moment ; cependant depuis qu'elle a été séparée elle commence à manger, mais elle regarde souvent dans la loge qu'habitait son mâle* ». Les professeurs du Muséum confient à Cuvier le soin de pratiquer l'autopsie, il diagnostique une péripneumonie. La dissection s'étend sur une période de quarante jours. Après son décès Hans est abondamment utilisé par les anatomistes de son temps. Cuvier dans la partie des *Recherches sur les ossements fossiles* qu'il consacre aux éléphants actuels compare entre elles les données qu'il possède, entre autre l'éléphant de Perrault (1681), celui de Mertrud (1782) et Hans, dont le squelette entier est représenté sur la

planche VII. Par ailleurs la planche II de *l'Ostéographie* de Ducrotay de Blainville détaille le crâne, au côté de celui de Parkie (20). Mais tandis que Cuvier s'applique à ses travaux de dissection, Dufresne et son équipe débute les opérations de naturalisation...

### Des grands mammifères et une technique de taxidermie aboutie au XVIII<sup>e</sup> siècle

Mis à part son passé hors du commun, Hans est un des rares anciens spécimens naturalisés dont on connait en détail la préparation taxidermique. La taxidermie (grec, *taxis* « arrangement », *derma* « peau ») est une technique ayant pour but de conserver à sec la peau des vertébrés grâce à un dépeçage, un tannage et une préparation (bourrage et/ou montage).



Fac-similé du passage que Dufresne consacre à la naturalisation de Hans dans l'édition de 1804 du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*. À noter que le montage n'est pas terminé au moment de la rédaction de ce texte.

© DR

Hans décède en l'an X (1802) et, à cette époque, la naturalisation des spécimens de grande taille n'est pas impossible mais elle est peu commune. En effet, il n'était pas coutumier d'obtenir des éléphants, rhinocéros ou autres grands mammifères, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle. À première vue, on peut penser qu'Hans a été le premier éléphant naturalisé en France. Or, il s'avère selon les archives que deux éléphants ont été auparavant montés. Dans *l'Histoire Naturelle*, Louis-Jean-Marie Daubenton mentionne tout d'abord la présence d'« *un jeune Eléphant empaillé* » au cabinet d'Histoire naturelle du Roi (1729-1793) à Paris (21). Aux dires de Daubenton, ce jeune éléphanteau africain est acheté par M. Aubert, commis de la Compagnie des Indes, et embarqué en 1758 sur la frégate l'Astrée pour être envoyé en France. Mais le navire fait les frais d'une attaque anglaise qui récupère l'animal en plus des marchandises. L'éléphant rejoint alors Londres où il meurt six semaines plus tard dans des circonstances inconnues. La dépouille est envoyée à Paris où elle incorpore les collections du

cabinet du Roi. Selon la description de Daubenton, le spécimen est empaillé, « *disposé et desséché de façon qu'il reste debout sur ses quatre pieds. La bouche ouverte, pour faire voir les premières dents machâlières qui sont au fond. La trompe est recourbée en bas* ». Il sera par la suite cédé au muséum de Leiden. Le second éléphant à avoir été naturalisé est la femelle asiatique, morte à la Ménagerie de Versailles en 1782, dont la « peau bourrée » a été donnée par le Muséum au cabinet de l'université de Pavie. À notre connaissance, ces deux montages n'ont pas été retrouvés.

La présence de deux pachydermes naturalisés au XVIII<sup>e</sup> siècle tend à prouver que la grande taille des spécimens n'est pas réellement un obstacle pour les préparateurs. Dans ce cas particulier, l'armature classique en fils de fer présente des limites de résistance. Pour remédier à ce problème, les taxidermistes adaptent leurs techniques de préparation. L'apothicaire et naturaliste Pierre-François Nicolas observe que « *les plus gros quadrupèdes peuvent être empaillés de la même manière [au moyen d'une armature en fils de fer], mais on est obligé d'employer une espèce de mannequin fait en bois sur lequel il faut clouer solidement les quatre extrémités supérieures et inférieures des tiges de fers qui traversent les autres membres. On achève ensuite de remplir avec de la filasse ou du foin* » (22). Cette technique du mannequin se décline en une charpente partiellement ou totalement réalisée en bois, remplie ou non de diverses matières (foin, paille, plâtre...). Ainsi, grâce à cette adaptation, il n'est pas étonnant de trouver des spécimens de grande taille dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Daubenton mentionne la présence d'une « *peau de zèbre, montée sur un modèle en plâtre, de grandeur naturelle* » sous le n°MLXXXVII, et en révèle la préparation : « *cette peau fut enlevée, on la fit passer par un chamoiseur et avant qu'elle fut desséchée, M. Potet, sculpteur, forma un modèle en plâtre sur une carcasse en fer, suivant les proportions du zèbre vivant et dans l'attitude représentée. On fit sécher ce modèle, ensuite on le revêtit de la peau, avec laquelle on avait enlevé le bout des mâchoires et les pieds, et enfin on le plaça dans une grande cage en verre, dont les joints sont recouverts de papier collé, pour empêcher les insectes d'y entrer [...]* » (23).

Les spécimens datant du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore présents de nos jours dans les collections nationales attestent de l'utilisation de cette technique du mannequin. Le premier exemple est celui de l'Hippotrague bleu (*Hippotragus leucophaeus*) qui aurait été naturalisé, selon Jack Thiney, avant 1793, date de la création du Muséum national d'Histoire naturelle (24). L'animal est exposé aujourd'hui dans la Grande Galerie de l'Évolution. Le second exemple pour lequel nous

avons davantage de certitudes est celui du rhinocéros dit de Louis XV (*Rhinoceros unicornis*) dont la charpente est formée de quatre madriers pour les membres, de deux demi-tonneaux pour les ceintures scapulaire et pelvienne au travers desquelles passe une poutre qui irait jusque dans la tête. Pour redonner le volume de l'animal, des tiges de noisetier auraient été additionnées sur les demi-tonneaux, remplaçant ainsi les côtes. Enfin, un autre exemple de montage sur mannequin est celui du Couagga (*Equus quagga*) rapporté d'Afrique australe en 1784 et qui vécut à la ménagerie royale de Versailles. Transporté en 1794 avec quelques autres animaux à la ménagerie du jardin des Plantes il décéda en 1798 (25). Selon les informations trouvées dans les archives du laboratoire de Zoologie Mammifères et Oiseaux, sa peau fut montée sur un mannequin en bois sculpté par un italien dénommé Piagi (26). Hans n'est donc pas le premier grand spécimen à passer sous les scalpels experts des préparateurs. Le grand intérêt qu'il possède tient au fait que son taxidermiste, Dufresne, nous ait laissé une description particulièrement précise de son montage.

### Un mannequin et des yeux de porcelaine

Notre pachyderme décédé, sa dépouille traverse le jardin des Plantes et rejoint les laboratoires du Muséum pour être dépecée. Louis Dufresne, aide naturaliste au laboratoire de Zoologie est chargé de la rude tâche, aidé par ses collègues Desmoulins et Lassaigue.

Louis Dufresne (1752-1832) est un naturaliste confirmé. Après avoir participé à l'expédition autour du monde de La Pérouse sur l'*Astrolabe* (1785-1788), il



Déplacement du spécimen vers un hangar municipal en attendant la fin des travaux de rénovation du muséum de Bourges (mars 1988).

© muséum de Bourges

intègre le Muséum de Paris en 1793 comme aide naturaliste chargé de la préparation, de la conservation et de l'inventaire des collections. Aidé par sa femme, Lalande et Jules Verreaux, il s'occupe ainsi des collections ornithologiques rapportées du Portugal par Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (1808). C'est également son épouse qui prépare les oiseaux provenant de l'expédition Baudin (1800-1803) et les spécimens destinés à l'Impératrice Joséphine. Comme la plupart des naturalistes de cette époque, Dufresne possède une riche collection personnelle d'Histoire naturelle qu'il tente de vendre dans un premier temps à l'impératrice Joséphine. Mais cette démarche ne connaît malheureusement pas de suite, et c'est en 1819 que la collection est acquise par l'université d'Edinburgh (27). Ainsi, Dufresne eut une place prépondérante dans la formation des collections nationales. Il n'est donc pas étonnant que la rédaction de l'article consacré à la taxidermie dans le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* revienne de droit à cet « *homme qui par sa place, par plus de trente ans d'expérience et à raison de sa sagacité particulière est plus en état que qui que ce soit en France de donner un travail sur cette partie* », selon Vieillot, responsable des sections traitant de l'Homme, des Quadrupèdes, des Oiseaux et des Cétacés dans le comité de rédaction (28). Parmi toutes les techniques de taxidermie passées en revue, Dufresne fait part de la préparation des pachydermes à travers son expérience personnelle d'Hans. Il fait étendre la dépouille sur le sol afin de mesurer les différentes parties du corps nécessaires à la réalisation de la future charpente supportant la peau du spécimen. Car, comme nous l'avons vu précédemment, la naturalisation des grands spécimens ne nécessite pas un vidage et un bourrage classique de la peau. Mais au contraire un dépeçage afin de récupérer entièrement la peau qui sera par la suite apposée sur un mannequin. Le squelette naturel de l'animal est donc totalement absent de la préparation.

Hans est dépouillé grâce à une incision cruciale entre les jambes depuis la bouche jusqu'à l'anus, et la plante des pieds est coupée de manière à conserver les ongles attachés à la peau. Après quatre jours de travail et l'emploi de plusieurs personnes, on vient à bout de l'animal. La peau, pesant 288 kilogrammes, est dégraissée et nettoyée des muscles adhérents, puis placée dans un cuvier rempli d'alun pulvérisé et dilué dans de l'eau bouillante. Pendant le tannage de la peau, les préparateurs s'attèlent à la réalisation de l'armature. Pour plus de précision dans son exécution, un moulage en plâtre de la moitié de la tête et des jambes dépouillées a été pris. À partir de ces mesures et empreintes, Lassaigne réalise une charpente en châtaignier et en



Détail d'une patte avant restauration  
© muséum de Bourges



Détail des opérations de restauration effectuées sur une patte  
© muséum de Bourges



Ajout de cils  
© muséum de Bourges



tilleul qui a la qualité d'être à la fois légère et suffisamment solide pour recevoir la peau tannée. Les préparateurs sont alors confrontés à un problème de taille : « *le squelette se trouva être un peu trop gros, et la peau ne put le recouvrir entièrement* ». La peau semble avoir rétrécie au tannage, suite à un temps de macération mal apprécié. La charpente ne peut être diminuée. Les préparateurs décident alors d'amincir la peau au maximum en prenant garde à son état : pendant quatre jours entiers, cet ouvrage occupe cinq personnes et finalement près de 100 kilogrammes de tissus sont retirés. Cette action nécessaire n'améliore pas la tenue de la peau qui s'est rapidement desséchée de manière à n'être plus maniable. Dufresne décide alors de l'hydrater en la faisant macérer pendant une journée dans un cuvier rempli d'eau froide. Suite à ce trempage, la peau est étendue sur l'armature – recouverte au préalable d'une couche de peinture à l'huile – et fixée avec des clous. Un second problème apparaît : la peau saturée d'alun occasionne l'apparition d'une « *couleur grise désagréable à l'œil* ». Pour faire disparaître cette couleur, Dufresne fait appliquer une couche d'essence de térébenthine associée à une couche d'huile d'olive. Il ne manque plus alors qu'à ajouter la touche finale : les yeux réalisés pour l'occasion en porcelaine. Hans, ayant retrouvé ses formes d'antan, est prêt à prendre place dans les collections parmi les autres spécimens.

Il est rejoint par sa compagne, décédée en 1816. Lasteyrie, peintre au Muséum, immortalisera la préparation de Parkie par la célèbre lithographie représentant le banquet organisé dans la charpente en bois. Vingt-et-un convives s'y tenaient ! Les deux éléphants assistent à la transformation du cabinet d'Histoire naturelle en galerie de Zoologie (1889) où ils trônent ensemble sur la pyramide des pachydermes. Mais en 1931 notre couple est à nouveau séparé : Hans est envoyé au muséum d'Histoire naturelle de Bourges.

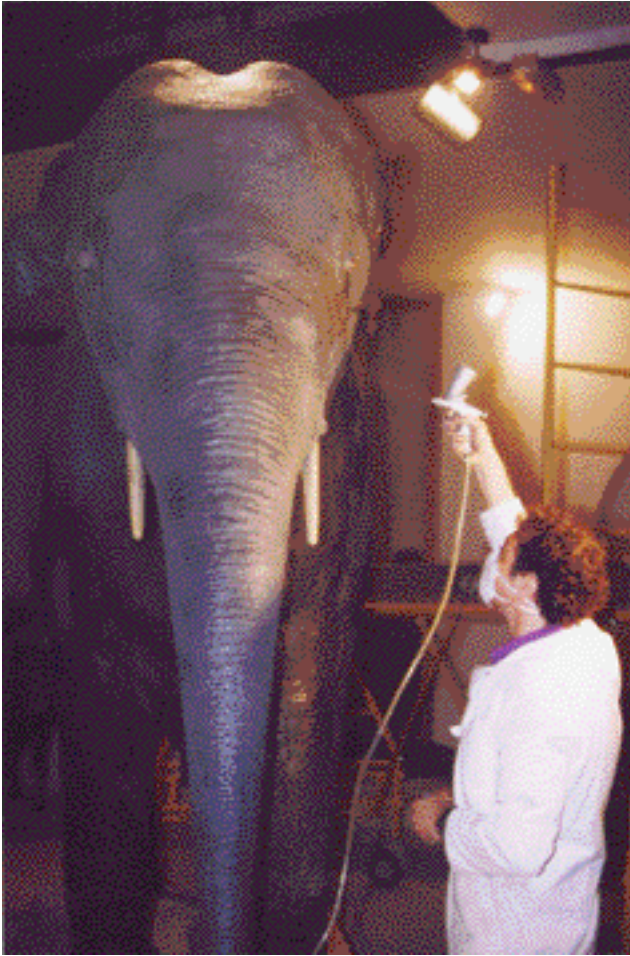
### Quelle restauration ? Quelle présentation au public ?

Les années passées à Paris ou dans sa nouvelle demeure berrichonne n'ont pas été sans avoir des effets irréversibles sur l'état de conservation du spécimen. Depuis sa naturalisation, il a été en permanence exposé au public. Les variations de température et d'hygrométrie ont eu des résultats attendus sur un cuir traité à l'alun : d'importantes fissures sont apparues. À Bourges, le décor d'herbes a provoqué des dégâts importants au niveau des pattes. La charpente en bois a également subi une attaque de vrillettes. Il faut ajouter à ces dégradations celles que subit l'éléphant lorsque la rénovation des

salles oblige à son déménagement en 1989. Il est entreposé une année durant dans un hangar de la Ville où il subit les aléas climatiques et en revient fortement humide. Le taxidermiste Yves Walter est alors sollicité pour procéder à une restauration. Faut-il corriger les « erreurs scientifiques » des anciens montages ou doit-on au contraire conserver des incorrections riches de sens pour l'histoire ? Dans la mesure où on ignore tout à ce moment-là de l'identité du pachyderme, la question ne se pose même pas. La restauration va être des plus vigoureuses : l'objectif est de présenter au public un éléphant d'Asie « réaliste » plutôt qu'un spécimen unique dans son historicité.

On procède tout d'abord au séchage de l'animal, y compris à l'intérieur par une large fente de l'abdomen. La charpente est traitée à l'insecticide. On effectue un changement de socle, celui d'origine ayant été définitivement ruiné par le déménagement. C'est à ce moment seulement que l'on constate que l'animal n'était pas fixé à son support. Quelques ongles manquants sont reconstitués en résine, une oreille cassée est complétée, des faux cils sont posés, et les fissures sont comblées au mastic. Une couche de peinture vient dissimuler ces retouches. Enfin, de nouveaux yeux, correspondant davantage à ce que l'on peut observer dans la nature, viennent remplacer les originaux de porcelaine. À noter, sur ce point, que le cas d'Hans n'est pas unique, d'autres exemples de substitutions en cours de restauration existent, comme les défenses de l'éléphant Miss Fanny à Bordeaux ou la corne du rhinocéros de Louis XV à Paris <sup>(29)</sup>. Le travail achevé, on a l'impression d'un éléphant sans âge, presque artificiel. À tel point qu'il semble aujourd'hui malaisé de faire admettre au public qu'il a devant lui un montage particulièrement ancien – 200 ans en 2003. La redécouverte de l'importance historique du spécimen soulève la question de l'angle sous lequel il doit être présenté au public et, du coup, des méthodes de restauration qui doivent lui être appliquées.

Le muséum de Bourges a aujourd'hui deux options. Pour aller vite, il s'agit pour lui de présenter soit un éléphant d'Asie, soit Hans. La première possibilité, qui présente l'avantage de ne pas perturber la thématique de l'exposition – la biodiversité et les milieux naturels – consiste à ne rien faire... La seconde possibilité prend en compte le changement de statut du spécimen, qui appartient désormais au patrimoine historique et scientifique, et donne à voir ce saut qualitatif au public. Se pose alors la question du devenir de la restauration de 1989. Compte tenu de l'ampleur des modifications et des ajouts – yeux remplacés, faux ongles, faux cils,



Finitions et maquillage  
© muséum de Bourges

oreille complétée, peau re-teintée – Hans est un peu comme ces monuments passés entre les mains de Viollet-le-Duc et qui posent, toutes proportions gardées, un dilemme similaire. Faut-il conserver la restauration telle quelle, en considérant qu'elle fait pleinement partie de l'histoire de l'objet ? Il s'agit alors d'expliquer dans le détail au public les interventions dont a bénéficié l'animal et leurs causes. Ou au contraire faut-il définitivement éliminer les effets visibles de la restauration, pour ne garder que ce qui préserve le spécimen de dégradations supplémentaires, de façon à ce que le public puisse appréhender son âge ? Il reste alors à savoir si la restauration est *réellement* réversible et dans quelle mesure on peut revenir en arrière sans endommager davantage l'objet. L'expérience est risquée, mais serait certainement pleine d'enseignements...

Dans une histoire de la taxidermie où les références bibliographiques sont trop rares, les spécimens naturalisés, les détails de leur montage et de leur restauration, sont potentiellement des sources à exploiter. L'objet naturalisé, pris dans cette nouvelle dimension, constitue alors un témoignage et une mémorisation technique <sup>(30)</sup>. Mais qu'en est-il de la conservation de ce témoignage lors de la restauration du spécimen ?

*Nous tenons à remercier tout particulièrement François Poplin, Christine Lefèvre et Éric Pellé du Laboratoire d'Anatomie comparée du Muséum national d'Histoire naturelle pour leur aide et leur sympathique accueil. Merci également à Michel Tranier et à Jacques Cuisin (Laboratoire Zoologie Mammifères et Oiseaux du MNHN) ainsi qu'à Chris Smeenk (Nationaal Natuurhistorisch Museum de Leiden).*

## Notes

(1) et (2) Péquignot, A. *Histoire de la taxidermie en France (1729-1928). Étude des facteurs de ses évolutions techniques et conceptuelles, et ses relations à la mise en exposition du spécimen naturalisé*. Thèse de doctorat en Muséologie des Sciences naturelles et humaines. Paris : Muséum national d'Histoire naturelle, 2002, 369 p.

(3) article « Taxidermie » dans Dufresne, L. *Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle, appliqué aux Arts, à l'Agriculture, à l'Économie rurale et domestique, à la médecine, etc., par une société de naturalistes et d'agriculteurs, avec des figures tirées des trois règnes de la nature*. Paris : Déterville, 1804, pp. 507-565.

(4) Houel, J.-P. *Histoire naturelle des deux éléphants mâle et femelle du Muséum de Paris venus de Hollande en France en l'an VI*. Paris, 1803, 122 p.

(5) Bernard, P., Couailhac, L., Gervais et Lemaout, E. *Le Jardin des Plantes, description complète, historique et pittoresque du Muséum d'Histoire Naturelle, de la Ménagerie, des Serres, des Galeries de Minéralogie et d'Anatomie*. Paris : L. Curmer, 1842, 416 p.

(6) Loisel, G. *Histoire des ménageries de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Octave Doin et Fils éditeurs et Henri Laurens éditeur, 1912, 3 volumes : 319 p., 392 p., 563 p.

(7) Lemire, M. La France et les collections du stathouder Guillaume V d'Orange, in Sliggers B.-C. et Wertheim A.-A. *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*. Walburg Instituut, 1994, 120 p.

(8) Houel, J.-P. et Loisel, G., op. cit.

(9) Loisel, G., op. cit.

(10) Perrault, C. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*. Amsterdam : P. Mortier, 1736, 536 p.

(11) Cuvier, G. *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes où l'on rétablit les caractères de plusieurs animaux dont les révolutions du globe ont détruit les espèces*. 4<sup>e</sup> édition. Paris : E. d'Ocagne, 1834-1836, 10 vol. in-8°, Atlas 2 vol. in-4°.

(12) Pieters F.-F.-J.-M. La ménagerie du stathouder Guillaume V dans le domaine Het Kleine Loo à Voorburg, in Sliggers B.-C. et Wertheim A.-A. *Le zoo du prince. La ménagerie du stathouder Guillaume V*. Walburg Instituut, 1994, 120 p.

- (13) Lemire, M., op. cit.
- (14) et (15) Houel, J.-P., op. cit.
- (16) Toscan, G. *Lami de la nature ou choix d'observations sur divers objets de la nature et l'art suivi d'un catalogue de tous les animaux qui se trouvent actuellement dans la Ménagerie*. Paris, 1800.
- (17) Vignier, E.-J.-B. *Vertus morales des deux éléphants, mâle et femelle, nouvellement arrivés à la ménagerie nationale du Jardin des Plantes*. Paris : Gueffier Jeune, 1798, 20 p., cité par Laissus, Y. et Petter, J.-J. *Les animaux du Muséum*. Paris : Imprimerie Nationale, éditions Muséum national d'Histoire naturelle, 1993, 204 p.
- (18) Toscan, G. Du pouvoir de la musique sur les animaux et du concert donné aux Éléphants, *La Décade Philosophique*, 1798, pp. 257-264 et pp. 321-329.
- (19) Lacépède, B.-G.-E., Cuvier, G. et Geoffroy Saint-Hilaire, E. *La ménagerie du Muséum National d'Histoire Naturelle, ou Description et Histoire des animaux d'histoire naturelle qui y vivent ou qui y ont vécu... avec des figures peintes d'après nature par le citoyen Maréchal*. Paris : Miger et Renouard, 1804, 41 estampes.
- (20) Ducrotay de Blainville, H.-M. *Ostéographie ou description iconographique comparée du squelette et du système dentaire des cinq classes d'animaux vertébrés récents et fossiles pour servir de base à la zoologie et à la géologie*. Paris : J. Baillièrre et fils, 1839-1864.
- (21) Buffon G.-L. et Daubenton L.-J.-M. *Histoire Naturelle, générale & particulière : avec la Description du Cabinet du Roy*. Tomes IV-XV : Histoire naturelle des animaux quadrupèdes. Paris : Imprimerie Royale, 1749.
- (22) Nicolas, P.-F. *Méthode de préparer et de conserver les animaux de toutes classes pour former les cabinets d'Histoire naturelle*. Paris : Buisson, 1800, 228 p.
- (23) Buffon G.-L. et Daubenton L.-J.-M., op. cit.
- (24) Thiney, J. La taxidermie des grands mammifères, *la lettre de l'OCIM*, n°45, mai-juin 1996, pp. 24-27.
- (25) Trouessart, E.-L. Le Couagga et le Zèbre de Burchell de la collection du Muséum, *Bulletin du Muséum National d'Histoire Naturelle*, VII, 1906, pp. 449-451 et Dorst, J. Notice sur les spécimens naturalisés de Mammifères éteints existant dans les collections du Muséum, *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle*, 2<sup>e</sup> série, XXIV, 1952, pp. 70-72.
- (26) Dufresne, L. et Desmoulins *Dépenses faites par le Muséum National d'Histoire naturelle du Vendémiaire an V au Vendémiaire an XII*. Archives du Muséum national d'Histoire naturelle, laboratoire de Zoologie Mammifères et Oiseaux.
- (27) Sweet, J. The collection of Louis Dufresne (1752-1832), *Annals of Science*, 1970, pp. 33-71.
- (28) Vieillot, L.-J.-P. Note, in *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, appliqué aux Arts, à l'Agriculture, à l'Économie rurale et domestique, à la Médecine, etc., par une société de naturalistes et d'agriculteurs, avec des figures tirées des trois règnes de la nature*. Paris : Déterville, 1804, p. 507.
- (29) Mémoire, N. Centenaire de « Miss Fanny », *Éléphant au Muséum*. Muséum d'Histoire naturelle de Bordeaux, 1992, 59 p. et Péquignot, A. *La Taxidermie au Muséum : un témoignage historique et muséologique*. DEA de Muséologie des Sciences naturelles et humaines. Paris : Muséum national d'Histoire naturelle, 1999, 80 p.
- (30) Péquignot A. La restauration des témoins historiques de la taxidermie, *CoRé – Conservation et Restauration du patrimoine culturel*, n°9, 2000, pp. 53-57.